

FEUILLETON du CANADA

UN MYSTERE

LA DIANE DE L'AMOUR

CINQUIEME SERIE DE LA FEMME MYSTERIEUSE.

Ainsi ce n'était pas assez d'avoir à trembler pour les jours de Robert, il fallait encore que la malheureuse duchesse se vit menacée de perdre à tout jamais l'affection de son mari et de le voir s'éloigner d'elle systématiquement jusqu'au moment où il lui plairait de briser, sinon juridiquement, au moins en fait, un lien qu'elle avait tenu indissoluble et inviolable, comme l'attachement passionné qu'elle avait inspiré au duc de Saures. Vingt-quatre heures se passèrent dans ces transes mortelles. Enfin un exprès arriva au château. Cet exprès était porteur d'un message du duc ; mais ce message était adressé à la marquise de la Roche-d'Éon. Prêtant une affaire importante qui le forçait à se rendre à Paris, le duc se bornait à demander pour madame de Saures la continuation de l'hospitalité que la marquise avait bien voulu lui accorder. Rien de plus, rien de moins. L'exprès, auquel on demanda d'où il venait et où il allait, répondit qu'il arrivait de Tours, où M. le duc était descendu dans un hôtel, qui désigna l'étou, suivant toute apparence, il se trouvait encore. Forte de cette indication, madame de Saures eut un moment la pensée de se rendre elle-même à Tours, d'aller trouver son mari et de vivre avec lui. Mais, bien que ni le courage ni la résolution ne lui fussent défaut, elle réfléchit qu'il serait toujours temps de prendre un pareil parti, après que le duc aurait eu préalablement connaissance de la lettre qu'elle avait préparée pour lui. Elle espérait d'ailleurs que M. de Saures ne laisserait pas une pareille communication sans réponse.

En conséquence, elle crut devoir expédier un domestique de confiance à Tours, avec ordre de remettre scellément entre les mains du duc la lettre dont il s'agit, et de lui rapporter la réponse. Le même domestique était chargé de deux lettres de Maurice, l'une destinée au colonel de Montigny, l'autre au lieutenant Robert. A la fin de cette dernière, la duchesse avait demandé à ajouter quelques lignes pour le prisonnier. Est-il besoin de mentionner qu'il était tombé aussi plus d'une larme sur cette lettre-ci ? Avec quelle anxiété impatiente n'attendait-on pas au château de la Roche-d'Éon le retour du messager ! Il était trop tard pour qu'on pût espérer le revoir dans la soirée même. Ce ne fut que le lendemain, à une heure assez avancée de la journée, qu'il reparut. Fidèle à la mission qui lui était confiée, il avait remis entre les mains de M. le duc de Saures le message de la duchesse, et M. le duc l'avait lu avec beaucoup d'attention ; puis, après s'être enquis avec empressement et intérêt des nouvelles de toutes personnes du château, il s'était borné à dire qu'il remerciait madame la duchesse de la communication qu'elle voulait bien lui faire, et qu'il ne manquera pas de lui répondre, dès que cela lui serait possible.

Mais le colonel, mais Robert, est-ce qu'il n'y avait pas de lettres d'eux ou, tout au moins, de ce dernier ? La domestique, dont on ne pouvait révoquer en doute l'intelligence ni le dévouement, seconna tristement la tête. Le colonel qu'il était parvenu, non sans beaucoup de peine et d'efforts, à voir lui-même après deux tentatives vaines, avait répondu qu'il était désormais étranger à l'affaire dont M. de Chalandray croyait devoir l'autretenir, et que ce n'était pas à lui qu'il fallait s'adresser. — Inexorable, inexorable ! murmura madame de Saures avec un profond abattement. C'était bien là ce qu'elle redoutait de la part de M. de Montigny ; mais son mari, si tendre pour elle, si indulgent jusqu' alors, n'avait-elle donc attendu de lui, ni pardon ni pitié ? Car cet ajournement dont on venait de lui faire part était-il autre chose qu'une de ces formules évasives qu'on emploie en pareille matière, par courtoisie, quand on est résolu à garder le silence ? Cependant Maurice, en apprenant le retour du domestique, était accouru, et devant suffisamment par l'attitude consternée de la duchesse tout ce qui avait pu se passer, il se borna à demander des nouvelles de Robert. Le domestique, pour tout répon-

dre d'une façon si pittoresque que la ville de Tours, particulièrement dans la direction du sud-ouest. Tous les hôtes des châteaux dalentour s'y étaient donné rendez-vous pour fêter le grand saint Hubert. D'un autre côté, par une de ces coïncidences bizarres que le destin multiplie à chaque instant sous nos pas comme pour nous rappeler que tout dans ce monde, le bien comme le mal, le beau comme le laid, le jour comme la nuit, n'est qu'opposition et antithèse. Une grande partie de la population de la ville de Tours avait dès le matin, fait irruption dans les rues et sur les places publiques, refluant dans les cafés et jusque dans les boutiques. Là, s'agitant avec plus d'animation que jamais la grande question qui, depuis tantôt trois semaines, faisait le sujet de toutes les conversations en Touraine, en Poitou, en Anjou, même, non seulement dans les villes et bourgades, mais encore dans les champs, au milieu des travaux du labourage et de ses mailles, comme le soir, à la veillée, sous les toits les plus rustiques, à savoir l'histoire mystérieuse, étrange, incroyable et pourtant parfaitement véridique du lieutenant Robert. Or, c'était ce même jour, 3 novembre 1847, qu'allait s'ouvrir les débats du procès de cet officier devant le premier conseil de guerre de la division. Chacun, suivant ses passions, ses opinions, ses intérêts, appréciait à son point de vue les faits, les crimes même si l'on veut, dont le jeune lieutenant s'était rendu coupable, d'abord en violant les arrêts de rigueur qui lui avaient été infligés, ensuite en désertant son poste, enfin et surtout en frappant son colonel. Maint et maint commentaires avaient couru à cet égard. Aussi bien, à la suite de la catastrophe dont le moulin du père Delphin Pichard avait été le théâtre, nombre de détails, et plus ou moins scandaleux, avaient transpiré dans le public : calportés de proche en proche, ces détails ne pouvaient manquer de trouver place dans les journaux.

Les chroniqueurs, alors déjà en possession d'une certaine lecture, ne s'étaient pas d'ailleurs fait faute d'entretenir leurs lecteurs de cette affaire, avec force sous-entendus dont les gens bien informés ne se laissent pas priver pour fournir la clef. C'est dire suffisamment combien de noms plus ou moins sonores, plus ou moins obscurs, se trouvaient mêlés directement ou indirectement à l'époque mi-partie tourangelique et poitevine dont le lieutenant Robert était le héros. Tous ceux qui, par état ou par devoir, sont particulièrement au fait des usages et coutumes de la miliaire, savent que, aux termes de la loi, le conseil de guerre est une de ces juridictions exceptionnelles dont les audiences, sans se tenir positivement à huis clos, sont accessibles à un bien petit nombre de spectateurs, puisqu'il ne doit en aucun cas ex-céder le triple du nombre des juges. Sans cela, il est hors de doute que la curiosité publique, sa curiosité par le caractère éminemment romanesque de cette affaire, aurait renouvelé, à cette occasion, les scandales qui ont marqué, dans plus d'un procès célèbre, les audiences de nos cours d'assises. Mais comme il n'y a pas en pareille matière de places privilégiées pour les belles dames, non plus que pour les actrices ou les danseuses, telles que la police de l'audience est sévère, tout militaire, comme tout se passe en outre d'une façon expéditive, sinon même sommaire, on s'était représenté sur les journaux locaux, et sur les correspondants des feuilles judiciaires de Paris, du soin de rendre un compte fidèle et complet de tout ce qui allait se passer. Que si l'on veut, au surplus, se faire une idée de l'opinion publique relativement à ce déplorable procès, il faut se transporter dans un milieu où nécessairement il devait être apprécié à un point de vue plus exact et plus sûr que dans le monde aristocratique et frivole des châteaux, ou dans le sien qu'est la classe moyenne, si prépondérante à cette époque, mais alors comme aujourd'hui si sceptique, et même que parmi les artisans ou les gens de la campagne. Ce milieu, c'est le milieu militaire, c'est le régiment de hussards auquel appartenait le lieutenant Robert.

Entrons donc, sans prolonger davantage ce préambule, au café des officiers, dans cette même matinée du 3 novembre 1847.

Le 3 novembre 1847, deux circonstances de nature bien diverse occupaient l'attention de la ville de Tours et de toute la région environnante. On ne pouvait faire un pas dans ces fertiles vallées, ou la Loire, comme une reine à son coucher, se montre environnée de ses principaux affluents, l'Indre, la Vienne, le Cher, sans entendre parler de l'une ou de l'autre de ces circonstances et, mieux encore, de toutes deux à la fois. C'est que, d'une part, le 3 novembre est, comme on le sait, le jour de Saint-Hubert, or, c'est un bien grand saint que saint Hubert, le seul peut-être de la légion de qui soit honoré même parmi les libres penseurs. Pour les chasseurs particulièrement, c'est le saint des saints, et Dieu sait comme on célèbre sa fête dans toute l'étendue des forêts et des bois du monde catholique. Partout où Nemrod, qui fut probablement l'un des ancêtres de saint Hubert, compte quelques disciples, l'air retentit, dès la pointe du jour, des fanfares joyeuses des trompes de chasse, mêlées aux aboiements des chiens et aux cris des gardes et des valets de vénerie. Donc le 3 novembre 1847, il y avait grande chasse dans les bois qui enca-

dront d'une façon si pittoresque que la ville de Tours, particulièrement dans la direction du sud-ouest. Tous les hôtes des châteaux dalentour s'y étaient donné rendez-vous pour fêter le grand saint Hubert. D'un autre côté, par une de ces coïncidences bizarres que le destin multiplie à chaque instant sous nos pas comme pour nous rappeler que tout dans ce monde, le bien comme le mal, le beau comme le laid, le jour comme la nuit, n'est qu'opposition et antithèse. Une grande partie de la population de la ville de Tours avait dès le matin, fait irruption dans les rues et sur les places publiques, refluant dans les cafés et jusque dans les boutiques. Là, s'agitant avec plus d'animation que jamais la grande question qui, depuis tantôt trois semaines, faisait le sujet de toutes les conversations en Touraine, en Poitou, en Anjou, même, non seulement dans les villes et bourgades, mais encore dans les champs, au milieu des travaux du labourage et de ses mailles, comme le soir, à la veillée, sous les toits les plus rustiques, à savoir l'histoire mystérieuse, étrange, incroyable et pourtant parfaitement véridique du lieutenant Robert. Or, c'était ce même jour, 3 novembre 1847, qu'allait s'ouvrir les débats du procès de cet officier devant le premier conseil de guerre de la division. Chacun, suivant ses passions, ses opinions, ses intérêts, appréciait à son point de vue les faits, les crimes même si l'on veut, dont le jeune lieutenant s'était rendu coupable, d'abord en violant les arrêts de rigueur qui lui avaient été infligés, ensuite en désertant son poste, enfin et surtout en frappant son colonel. Maint et maint commentaires avaient couru à cet égard. Aussi bien, à la suite de la catastrophe dont le moulin du père Delphin Pichard avait été le théâtre, nombre de détails, et plus ou moins scandaleux, avaient transpiré dans le public : calportés de proche en proche, ces détails ne pouvaient manquer de trouver place dans les journaux.

Les chroniqueurs, alors déjà en possession d'une certaine lecture, ne s'étaient pas d'ailleurs fait faute d'entretenir leurs lecteurs de cette affaire, avec force sous-entendus dont les gens bien informés ne se laissent pas priver pour fournir la clef. C'est dire suffisamment combien de noms plus ou moins sonores, plus ou moins obscurs, se trouvaient mêlés directement ou indirectement à l'époque mi-partie tourangelique et poitevine dont le lieutenant Robert était le héros. Tous ceux qui, par état ou par devoir, sont particulièrement au fait des usages et coutumes de la miliaire, savent que, aux termes de la loi, le conseil de guerre est une de ces juridictions exceptionnelles dont les audiences, sans se tenir positivement à huis clos, sont accessibles à un bien petit nombre de spectateurs, puisqu'il ne doit en aucun cas ex-céder le triple du nombre des juges. Sans cela, il est hors de doute que la curiosité publique, sa curiosité par le caractère éminemment romanesque de cette affaire, aurait renouvelé, à cette occasion, les scandales qui ont marqué, dans plus d'un procès célèbre, les audiences de nos cours d'assises. Mais comme il n'y a pas en pareille matière de places privilégiées pour les belles dames, non plus que pour les actrices ou les danseuses, telles que la police de l'audience est sévère, tout militaire, comme tout se passe en outre d'une façon expéditive, sinon même sommaire, on s'était représenté sur les journaux locaux, et sur les correspondants des feuilles judiciaires de Paris, du soin de rendre un compte fidèle et complet de tout ce qui allait se passer. Que si l'on veut, au surplus, se faire une idée de l'opinion publique relativement à ce déplorable procès, il faut se transporter dans un milieu où nécessairement il devait être apprécié à un point de vue plus exact et plus sûr que dans le monde aristocratique et frivole des châteaux, ou dans le sien qu'est la classe moyenne, si prépondérante à cette époque, mais alors comme aujourd'hui si sceptique, et même que parmi les artisans ou les gens de la campagne. Ce milieu, c'est le milieu militaire, c'est le régiment de hussards auquel appartenait le lieutenant Robert.

Entrons donc, sans prolonger davantage ce préambule, au café des officiers, dans cette même matinée du 3 novembre 1847.

Le 3 novembre 1847, deux circonstances de nature bien diverse occupaient l'attention de la ville de Tours et de toute la région environnante. On ne pouvait faire un pas dans ces fertiles vallées, ou la Loire, comme une reine à son coucher, se montre environnée de ses principaux affluents, l'Indre, la Vienne, le Cher, sans entendre parler de l'une ou de l'autre de ces circonstances et, mieux encore, de toutes deux à la fois. C'est que, d'une part, le 3 novembre est, comme on le sait, le jour de Saint-Hubert, or, c'est un bien grand saint que saint Hubert, le seul peut-être de la légion de qui soit honoré même parmi les libres penseurs. Pour les chasseurs particulièrement, c'est le saint des saints, et Dieu sait comme on célèbre sa fête dans toute l'étendue des forêts et des bois du monde catholique. Partout où Nemrod, qui fut probablement l'un des ancêtres de saint Hubert, compte quelques disciples, l'air retentit, dès la pointe du jour, des fanfares joyeuses des trompes de chasse, mêlées aux aboiements des chiens et aux cris des gardes et des valets de vénerie. Donc le 3 novembre 1847, il y avait grande chasse dans les bois qui enca-

Bryson, Graham & Cie.

Grande Reduction Vente Semi-Annuelle

Marchandises Seches, de Soies et de Marchandises Choiesies.

Tous les articles de choix offerts dans cette grande vente sont toujours de saison et se vendent très bien. La nouvelle saison commencera avec des marchandises toutes fraîches. Nos ventes à son marché contiennent dans nos différentes lignes ; elles augmentent tous les jours et touchent sur leur fin. Nos prix exceptionnels activent nos ventes et font venir nos départements. Nos chefs de rayons continuent toujours à sacrifier tous leurs articles de choix ; la lame de l'exécution abat tout sans pitié, il faut que le sacrifice soit complet et fasse époque dans les annales de l'histoire des marchandises sèches ; le public en trouvera la preuve dans nos marchandises et dans nos prix. Jetez un coup d'œil sur nos prix, qui sont affichés dans nos magasins, alors vous saurez la clef de la situation du commerce en gros de marchandises sèches. La baisse foudroyante dans les prix vous sautera aux yeux.

Bryson, Graham & Cie.

146, 148, 150, 152 et 154 Rue Sparks.

John Murphy & Cie.

66 et 68 Rue Sparks, Ottawa,

Pour cette Semaine. Pour cette Semaine. Avez-vous lu le "Le Canada" de Samedi ?

Lisez-y notre Annonce.

Plusieurs lignes de marchandises annoncées ne sont pas encore toutes vendues. Voici la continuation de notre

Vente d'Améliorations et du reste de nos Marchandises d'Ete. INDIENNES ! INDIENNES ! 2,000 Verges d'Indiennes Angaises et Françaises.

Couleurs garanties, nuances sombres, prix ordinaires 12 1/2, 15c. et 18c.

Votre Choix pour 7c.

Nouvelles Arrivées. Nouvelles Arrivées.

Nouveaux Satins et Cretonnes Artistiques.

Nous recevons à l'instant une caisse de Satins et de Cretonnes Artistiques, dans les plus beaux dessins.

Nouvelles Mousselines de Haut Gout.

300 verges à vendre à 7c. 300 verges à vendre à 10c.

Vous ne regretterez pas de venir voir ces marchandises artistiques et de haut goût, qui nous arrivent

d'Europe, comme les marchandises nouvelles et les plus à la mode des plus célèbres manufacturiers.

John Murphy & Cie. Ottawa et Montreal.

Avis aux Consommateurs Les PRODUITS de la PARFUMERIE ORIZA L. LEGRAND 207, rue St-Honoré, à PARIS

SOLUTION PAUTAUBERGE AU CHLORHYDRO-PHOSPHATE DE CHAUX CREOSITÉ MALADIES DE POITRINE

THE GUTTA PERGHA & RUBBER CO. OF TORONTO. BELTING, PACKING, HOSE, CLOTHING

Solution d'Antipyrine de TROUETTE CONTRE Migraines, Maux de Tête, Névralgies, Coliques, Asthme, Emphyseme, Goutte, Rhumatisme, Sciatique et DOULEURS en général.

PLUS D'ASTHME Oppression, Catarrhe de la POITRINE, etc. Obtenir les plus hautes récompenses. Dépôt dans toutes les pharmacies.

MUNN & CO. SCIENTIFIC AMERICAN PATENTS

LINIMENT GENEAU 35 ANS DE SUCCES Seul TONIQUE remplaçant le FEE sans douleur ni chute du poil. Adapte par les vétérinaires renommés : éleveurs, entraîneurs, haras, etc.



KENDALL'S SPAVIN CURE

The Most Successful Remedy ever discovered, as it is certain in its effects and does not blister. Read proof below:

KENDALL'S SPAVIN CURE. HELSPA, MONTANA, Jan. 1, '91. Dr. R. J. KENDALL, Co., Esplanade Park, Vt.

Genllemen: I take pleasure in letting you know that I have used your Kendall's Spavin Cure for a very bad case of Bone Spavin and Splint and was very successful. I can recommend it to the public, for had I not tried it, I would have lost considerable money. After the cure had been for some \$50. Hereafter I use none but Kendall's Spavin Cure and praise it highly. DEDMON BLOOM.

KENDALL'S SPAVIN CURE. STREETSVILLE, P. Q., May 1, 1891. Dr. R. J. KENDALL, Co., Esplanade Park, Vt.

Genllemen: I have used Kendall's Spavin Cure for Spavins and also in a case of Lameness and Still Joints and found the cure in every respect. I cordially recommend it to all horsemen. Very respectfully yours, CHARLES J. BLACKALL.

KENDALL'S SPAVIN CURE. FERRISBURGH, ONTO, March 5, '91. Dr. R. J. KENDALL, Co., Esplanade Park, Vt.

Genllemen: I have used your Kendall's Spavin Cure successfully on a trotting horse who had a Thoroughbred. Two bottles were sufficient to pronounce him sound and all right. Not a sign of the puff has returned. I recommend your liniment to all in need. Yours respectfully, BRANCOCK. Further New York Station.

Price \$1 per bottle, or six bottles for \$5. All drug stores have it or can get it for you, or it will be sent to any address on receipt of order by the proprietor. DR. R. J. KENDALL, Co., Ferrisburgh Falls, Vermont. SOLD BY ALL DRUGGISTS.

Warner's Safe Cure Cures Symptoms of many Diseases by curing Kidney Disease

G. PHILBERT.

PORTATEUR

Anglaise

Ecossaises

Coir des rues

OTTAWA,

Peintres préparées, Peinture.

Tapisseries, Vitres, Mastic, Pinceau Huile, Etc

ARTICLES: De Peinture en Genera

Publie p

ABONNEM LE CANA Journal Quotidien

Un An en Ville . . . . . Non par la Poste . . . . .

12eme. ANNEE

LES

Freres armes d

C'est à douze can Biskra, sur la route que se trouve située les frères armés du Sahara. Je passe sur les de l'oasis de Biskra. Avant que les audacieux tour qu'ont jusqu'à Biskra avoir pénétré dans le sert du Sahara, mais ce te ville, devenue s nale, possède son chei est aussi fréquenté q villes de l'Algérie.

Le cardinal Lavigne et fondateur de l'ouv vagiste, a choisi cet avancée dans le désert der le premier poste de mès du Sahara. C'est là, qu'il espérait façonner une petite a sion pour les hommes ayant ation pour se résigner à vres, sans récompense. C'est de cette M'sallia ront plus tard pour a des postes avancés sur Soudan. C'est dans qu'ils doivent recueilli les malheureux esclav tout s'échapper des ca Touaregs, venant appr chair humaine les m Tripolitaine et de l'Egy Le but de l'œuvre giste est éminemment mais le cardinal est puisant pour soutenir La majorité des gens ainsi que les officiers q sent et commandent le l'extrême sud de l'Alj dont que non !

Malgré le Comité nar ris qui prête son appu au cardinal Lavigerie, aujourd'hui d'avoir des un résultat prochain. d'une réussite impro nombrables. Le recr l'frères armés est extré lorieux. Dix-sept cen sont parvenus au Com mois après la création sette Frères seulement l'ement à Biskra. Sur de seize, je suis certain, vécu au milieu d'eux et soigneusement leurs seurs réflexions, que cin rsteront. De plus, la tie de ceux qui sollicit leur entrée aux Frères sont des dévoyés ou des la vie. Ils demandent mais, depourvus de sources, lorsqu'ils se di mettre en route pour Biskra, ils s'aperçoivent peuvent faire les frais d qui revient à deux cent

Le supérieur de la Biskra leur adresse bien d'obédience, leur per prendre chemin de fer e demi tarif, mais depuis temps, les réductions acc sociétés religieuses éta mées, les Compagnies de de fer exigent place enti Il y a quelque temps à Biskra deux nouvea l'un peintre d'un certain l'autre journaliste. N'y ni l'autre, l'argent néces accomplir le voyage Biskra, qui est de trois mètres, ils ont fait la route à pied—de Paris à et de Philippeville à l Compagnie Transatlant bien voulu leur accorder place pour leur permet verser la Méditerranée.

Autre chose, qui prou le recrutement des Fré est difficile : au début de le cardinal avait écrit qu'un homme ayant trenté cinq ans, ne serai et cependant, parmi les qui sont actuellement à bonne partie ont trenté l rante, et même quarant C'est à cet âge que es crues devoit apprendre ment des armes, ainsi q la langue indispensible pénétration dans le Soudan D'un autre côté, certa